

PREFACE

Pourquoi suis-je appelé à écrire une préface au présent ouvrage? Il me semble que l'on ne devrait permettre cet honneur périlleux qu'à ceux qui ont fait leur volume et le mien est encore à naître. Il est vrai que ce sera la cinquième que j'écris, et que probablement ce ne sera pas la dernière, puisque la mode s'est répandue parmi les faiseurs de livres de s'adresser à autrui pour la préface. A cette époque où l'on tend de plus en plus à la spécialisation en tout, les auteurs se resentent du milieu et l'on voit le singulier phénomène se produire qu'une plaquette ne puisse s'éditer sans porter les noms de deux, trois ou quatre écrivains. Puisqu'il faut être de son temps et partant spécialiste, je me spécialiserai, s'il le faut, dans les préfaces, les post-faces, les avant-propos, les avertissements et les notes.

Au moment d'entreprendre ce travail peu banal de préfacer une œuvre tout à l'éloge de Benjamin Sulte, je me sens pris d'un brin de scrupule. Je me sens la conscience chargée d'un gros péché. C'était à l'automne 1901; suivant l'exemple de la presse d'alors que le franc parler de Benjamin Sulte avait soulevée dans l'affaire Crémazie, et qui lui servait dans ses colonnes force compliments à rebours, je crus bon, dans l'enthousiasme de mes vingt ans, d'emboucher la trompette et je signai mon premier article. Je me souviens que mes amis eurent l'amabilité de me dire que c'était "tapé" et je conviens l'avoir écrit tout d'une haleine et avec toute l'intransigeance de la jeunesse. L'article plut fort au directeur de la rédaction qui le fit paraître sans y changer un iota et m'invita à collaborer. Trois semaines plus tard, avec un article sur les armements, je revins au journal hospitalier. Je trouvai la porte close et le journal défunt. Etait-ce châtement pour avoir accueilli ma prose? Je ne sais. Je remis mon article dans mes cartons pour ne le publier que douze ans plus tard dans "Le Clairon" de Windsor.

Monsieur Benjamin Sulte, qui comme les Jésuites, collectionne le pour et le contre, a peut-être dans ses fiches la coupure de mon article. Je me garderai bien quand même de dévoiler mon pseudonyme et le nom du journal qui accueillit naguère ma prose méchante. Monsieur Sulte que mes dardillons n'ont pas tué, qui n'a pas, semble-t-il, trop souffert des piquères d'épingle que j'ai voulu lui faire, vaudra bien